

Ce qu'il vit en premier de Lola ce furent ses mollets. En posant le pied sur l'escalator il avait levé les yeux. Elle était devant tout en haut. A demi dévoilés par le corsaire, galbés par le port des chaussures à talon, ces deux mollets lui parurent refléter l'image de la perfection de l'être. La fine cheville accentuait cette impression. La fille qui possédait de tels mollets ne pouvait être moche. Il allait en avoir la confirmation dès qu'elle poserait le pied à l'étage et se retournerait pour suivre l'allée du magasin, elle lui ferait face.

Il eut encore le temps d'admirer la forme harmonieuse d'une croupe admirablement moulée par le pantalon de couleur tendre et de noter le port altier de la tête dégageant une longue nuque.

Son intuition ne l'avait pas trompé, elle était tout simplement sublime. Il la contempla comme il aurait contemplé une étoile merveilleuse qui aurait illuminé à elle seule toute la voûte céleste. Les cheveux auburn tirés vers l'arrière encadraient l'ovale parfait d'un fin visage dénué de fard et les lèvres bien dessinées semblaient prêtes au sourire qu'on aurait dit retenu. Elle passa comme une reine sans le voir. Quand il fut en haut de l'escalator, elle lui tournait de nouveau le dos, il la vit se diriger vers le rayon de lingerie féminine.

A distance il l'observa encore. Il la vit s'attarder à la contemplation de dessous coquins avec un air gourmand et désinvolte. Elle avait une façon de saisir puis de rejeter presque instantanément ces petites culottes et soutiens-gorge qu'on aurait dit que ces choses l'intéressaient surtout par leur toucher.

Une sensualité indéniable émanait de cette fille. Il était complètement abasourdi.

Tout à coup elle fit demi-tour dans sa direction. Il avança à son tour désireux de ne rien laisser paraître, il aurait eu l'air malin si elle l'avait démasqué en train de l'observer, et il fit semblant de regarder ailleurs, attendant le moment propice. Elle fut vite à sa hauteur. Alors il tourna franchement son regard vers le sien espérant qu'elle ferait de même. Elle passa, sourire de Joconde. A son air détaché, un rien moqueur, il voulut se convaincre qu'elle avait senti l'intérêt qu'il lui portait. Mais il crut bien discerner aussi le message :

— Très flattée mon cher, mais nous en resterons là.

Quel démon avait subitement saisi Jean Vernère, sage quadragénaire, à la vue de cette ravissante fille ? Ce tranquille père de famille uniquement préoccupé jusque-là de sa vie professionnelle et familiale venait de tomber en extase devant une apparition. Que s'était-il passé pour qu'il se sente tout à coup incapable de dominer l'impression, agréable certes, mais envahissante, d'un coup de foudre, qui venait, sans crier gare, bouleverser, déstabiliser un homme qui, une heure auparavant aurait ri au nez de qui lui aurait parlé de telles fredaines ?

— Je deviens fou. Bon sang qu'elle est belle ! Je ne pourrai jamais oublier cette fille. Je sens que je vais garder son image jusqu'à mon dernier jour.

Il se dit qu'il allait la rattraper. Mais il avait la sensation d'avoir des semelles de plomb. Il resta figé, incapable de quoi que ce soit. Le cerveau en ébullition avait dû décider de son incapacité à gérer en même temps les fonctions motrices et intellectuelles et avait probablement estimé nécessaire d'annihiler les premières en attendant l'accalmie.

Comme toujours, après la tempête, vient le moment de la détente, du réconfort de retrouver une situation plus

sereine. Lorsqu'il recouvra ses esprits, lorsqu'enfin cessèrent ces battements de cœurs assourdissants, Lola avait disparu. Il souffla un grand coup, soulagé d'une certaine façon, conscient tout de même d'avoir subi un choc. D'un geste dérisoire de la main il balaya l'air devant lui. Mais avait-il vraiment envie d'effacer cette image ?

Jean jeta un coup d'œil à la liste rédigée par sa femme Marguerite. Aucune surprise, il n'avait qu'à suivre docilement les consignes de ce petit bout de papier et tout serait parfait. Il n'avait pas besoin de réfléchir, Marguerite l'avait déjà fait. Il lui suffirait de cheminer d'un rayon à l'autre comme cela lui était indiqué, et au bout, la caissière l'accueillerait avec son « bonjour maison » et son sourire professionnel. Carte bancaire et code confidentiel, opération terminée, retour à la maison pour le train-train habituel.

Il fit de son mieux pour se concentrer sur ses seuls achats, choisissant méticuleusement les produits en conformité avec les consignes de Marguerite, s'attardant sur les étiquettes informatives dont il n'arrivait pas à déchiffrer plus de dix mots. Le visage de Lola continuait à se projeter devant ses yeux.

Il mit plus de temps qu'à l'accoutumée, à l'évidence il était encore profondément perturbé lorsqu'il regagna sa voiture sur le parking et il se dit qu'il devait s'accorder un peu de temps avant de rentrer s'il voulait effacer toute trace de son désarroi. Il connaissait trop Marguerite pour savoir à quel point elle était capable de discerner en lui la moindre émotion. Elle avait une espèce d'intuition qui la trompait rarement.

Depuis bientôt quinze ans qu'il l'avait épousée, il avait eu le temps d'apprécier cette perspicacité à déceler la faille, à devancer les questions, à voir juste. Devant son épouse, Jean savait qu'il n'était qu'un petit garçon sans défense s'il ne prenait pas les devants, s'il n'échafaudait pas son plan de sauvegarde lorsqu'il se trouvait confronté

à un besoin d'autonomie, à la défense de ce qu'il nommait en son for intérieur son jardin secret. Certes il n'avait pas eu grand-chose à cacher jusque-là, hormis quelques escapades avec des amis facilitées par des déplacements professionnels, escapades ne portant guère à conséquence d'ailleurs.

Cette fois c'était différent, c'était sérieux. Marguerite ne devait pas lire la moindre de ses pensées. Il s'attarda longtemps avant de démarrer son véhicule et prit tout son temps pour rentrer. Lorsqu'il franchit le seuil de la maison il était enfin calme, serein, de nouveau maître de lui.

La maison reflétait la position sociale. Jardin d'agrément parfaitement entretenu, agréablement orné de massifs fleuris formant des îlots variés répartis sur une pelouse au vert tendre. Dès la grille franchie, un chemin dallé quittait la voie d'accès au garage pour serpenter négligemment jusqu'au perron d'entrée. Une imposante véranda style demeure « Nouvelle Orléans » accueillait le visiteur avec son mobilier de rotin qui restait là une grande partie de l'année, toujours prêt à recevoir quelque invité. Le reste de la demeure était à l'image de cette impression ressentie dès l'entrée, cossue, richement meublée, elle ne détronait pas dans ce quartier qui semblait vouloir se donner un air à la Beverley III.

Cette somptueuse villa était le cadeau de mariage des Barnier à Marguerite. Industriels fortunés, ils avaient accepté avec une certaine condescendance le mariage de leur fille unique. Un contrat, en bonne et due forme, rédigé par leur notaire personnel, assurait à l'épousée, la préservation de ce bien familial.

Jeune ingénieur fraîchement diplômé, sans le sou, éperdument amoureux, Jean avait dû se plier à la volonté de sa belle-famille. Il l'avait fait sans trop se poser de questions, confiant dans l'avenir.

Dès le départ il avait senti qu'il devrait batailler ferme s'il ne voulait pas être rejeté car les Barnier étaient de ces

aristocrates qui montraient le plus grand mépris pour tout ce qui, à leurs yeux, ressemblait à de la médiocrité. L'argent, le pouvoir, le paraître, ces seuls éléments régissaient leur vie.

Gustave Barnier était l'héritier d'une famille qui avait fait fortune à l'époque coloniale, fortune réinvestie dans la grande industrie au début du siècle dernier. Il siégeait dans plusieurs conseils d'administration de grandes sociétés dont certaines avec filiales à l'étranger en particulier, dans des pays dits en voie de développement où la main-d'œuvre abondante et bon marché, avait permis, ces dernières décennies, des résultats financiers astronomiques. L'homme était insatiable. Il jonglait avec l'économie, avec les marchés, dans une recherche effrénée du profit. Il voyageait beaucoup, avait un emploi du temps surchargé, un carnet de rendez-vous que seule une secrétaire avertie, expérimentée, savait gérer au mieux pour éviter les télescopes et préserver un minimum de disponibilité personnelle. Il avait avec son gendre des rapports dénués de sentiments, seuls l'intéressaient les sujets portant sur le travail, la politique, la finance. Lors des repas familiaux la conversation ne dérogeait pas de ces grands principes. Mis à part quelque intérêt pour la petite Émilie, sa petite fille, Gustave Barnier, ne montrait finalement aucune affection dans ses attitudes ou dans ses propos. Il paraissait au-dessus de tout, dominateur et indifférent.

Peut-être était-il un peu plus chaleureux, du moins en apparence, avec son épouse avec laquelle il adoptait, pour lui parler, un ton affable qu'il n'avait avec aucun de ses autres interlocuteurs familiaux.

A l'inverse de son mari, Élise Barnier était une femme extravertie d'une volubilité infatigable qui parlait à tout propos, s'enflammait sur tout et finalement ne disait pas grand-chose de très intéressant. Grande, bien faite de sa personne, elle brillait d'une beauté encore là, la soixantaine légèrement dépassée. Ses toilettes, il est vrai,

contribuaient pour beaucoup à cet éclat féminin. Ses deux passe-temps principaux, le shopping et le bridge, suffisaient pour l'occuper pleinement. Elle avait, elle aussi, un agenda garni de rendez-vous, donnant ainsi l'image d'une personne dynamique, débordée, le téléphone portable rivé à l'oreille avec, à l'autre bout, le monde entier, son monde à elle.

Émilie avait entendu le bruit de la voiture, elle courut se jeter dans les bras encombrés de son père. L'enfant âgée de huit ans était ravissante avec sa petite bouille de garçon manqué.

Jean était fou de ce petit bout de femme.

Il posa ses paquets et souleva son gros bébé pour goûter au plaisir de déposer un tendre baiser sur la douce peau au teint de pêche. Et il eut droit au babillage habituel de l'enfant.

— Sais-tu ce que nous avons fait avec maman pendant ton absence, pap. ? Nous avons taillé les deux rosiers du petit massif derrière la cuisine. J'ai aidé maman, nous avons tout nettoyé. Je suis sûre que nous aurons de belles roses et que les abeilles reviendront butiner comme l'an dernier, tu te souviens comme elles étaient nombreuses les abeilles ? Et puis il faut que je te dise, mon amie Christelle va venir nous rendre visite jeudi prochain, je suis heureuse, nous allons pouvoir jouer ensemble, il y a longtemps que je n'ai pas revu Christelle. Dis, tu crois qu'elle aura la permission de rester jusqu'au dîner ?

— Tu sais ma chérie il ne faut pas trop en demander, nous dînons tard et cela pose problème à sa maman pour venir la récupérer, mais que diable n'aurez-vous donc pas assez de tout votre après-midi pour vous raconter tout ce que vous avez à vous dire ?

— Sûr, pap, nous allons bien nous amuser. Et d'un bond la fillette s'éjecta des bras de son père pour partir en

courant annoncer à sa mère que pap venait de rentrer des courses.

Marguerite était occupée par la préparation du repas dans sa vaste cuisine dont les fenêtres donnaient l'une sur le jardin, l'autre sur la piscine. Au centre une immense table de travail était encombrée de légumes, fruits, plats divers, ustensiles, bocaux. L'aménagement rationnel des appareils de cuisson, réfrigérateur et placards de rangement permettaient à la maîtresse de maison de travailler avec un maximum d'efficacité.

La petite bombe Émilie entra en trombe dans cet univers où elle n'avait l'autorisation de rester qu'en présence de l'un des parents et où il était formellement interdit de toucher à quoi que ce soit sans autorisation. Elle fonça sur sa mère, agrippa vivement sa jupe et sautillant de ses deux pieds s'écria :

— Mam, pap est là, comme s'il s'agissait de la plus grande et la plus merveilleuse des nouvelles de la journée.

— Enfin Émilie calme-toi, je sais bien que ton père est de retour. Crois-tu donc que je sois sourde pour ne pas avoir entendu la voiture ? Viens donc m'aider un peu s'il te plaît, tu vas écosser ces pois dans le bol que tu vois en face de toi pendant que je termine avec ce poulet.

La moue de l'enfant déclencha, chez sa mère, un éclat de rire tel que toutes deux riaient aux éclats au moment où Jean franchit le seuil de la cuisine.

Immobile il les contempla toutes deux, la mère et la fille, si gaies, si belles.

Comment avait-il pu les oublier ces deux-là tout à l'heure quand il était resté pétrifié devant cette fille rencontrée pour la première fois ?

— Qu'est ce que c'est cette réclamation que je reçois des établissements Duroc, Vernère ? Vous m'avez donné

ce contrat à signer il y a deux mois et ça ne tourne pas rond cette affaire à ce que j'en lis. Venez donc dans mon bureau je vous prie.

Charles Redève, président directeur général de la société Import-export Compagnie Redève Père et fils, venait de pousser son coup de gueule habituel chaque fois qu'un client croyait bon de s'adresser directement au bon dieu plutôt qu'à ses saints. Car c'était ainsi dans cette satanée boîte, la direction ne brillait pas par la qualité de sa communication interne. L'autoritarisme colérique du patron préluait le débat difficile qui s'annonçait.

Cette affaire ne présentait pas de problèmes particuliers, un banal calendrier de fournitures de matériel importé de Taiwan à respecter au mieux des contingences douanières et des aléas du transport maritime qu'il fallait par contre surveiller en permanence si l'on ne voulait pas voir les délais s'allonger démesurément.

Le service de Jean Vernère avait la charge de cette surveillance. Un réseau international de correspondants détachés par l'entreprise œuvrait pour assurer le bon déroulement des opérations. Le fax, le téléphone et depuis peu Internet, les vingt employés du service, jonglaient quotidiennement avec ces outils de communication.

Dix ans déjà qu'il était aux commandes.

Mais ça ne c'était pas fait tout seul. D'abord il avait eu, en fin d'études, l'occasion de faire un stage qui lui avait, en quelque sorte, mis le pied à l'étrier, ouvert la porte. Il avait sans doute été bien noté au cours de cette brève période et quand, une fois diplômé, il s'était présenté spontanément, il avait eu la satisfaction d'être pris trois mois à l'essai, comme c'est l'usage lorsqu'un cadre entre pour la première fois dans n'importe quelle entreprise.

Le cap de cet essai franchi, il était passé ensuite par une multitude de postes subalternes destinés à lui apprendre les rouages de la maison. Cinq années durant il eut à accomplir des tâches diverses allant de la simple manutention au

classement de notes ou courriers, passant de l'accueil téléphonique au service des réclamations ou à celui des expéditions, ceci sous la tutelle de chefs qui l'avaient fait bosser comme tout le monde, sans faveurs particulières, même si on le savait programmé pour remplacer le chef du service commercial alors en instance de départ à la retraite. Par étapes, il avait ensuite gravi les échelons de la hiérarchie.

Il avait tiré le bon numéro finalement.

— Martine, voulez-vous me passer le dossier Duroc, s'il vous plaît ?

Elle était parfaite Martine. Il n'y avait qu'à lui demander. Les dossiers c'était son domaine.

Elle lui remit le document. Rapidement il le consulta afin de se remémorer l'essentiel de son contenu qu'il connaissait d'ailleurs comme il connaissait pratiquement tous les contrats issus de ses démarchages. Passionné par son travail Jean Vernère aurait pu discuter avec n'importe lequel des clients sans avoir à jeter un œil sur leur dossier tant il les avait mémorisés. Pour chacun d'eux, il avait été là, du premier rendez-vous à la signature.

Cette connaissance c'était sa force dans la maison. Sans elle, il y a longtemps que le « vieux », c'est ainsi qu'il appelait Charles Redève, l'aurait offert en sacrifice à l'armée de prétendants au poste de chef du service commercial de la société Import-Export Compagnie Redève Père et Fils. Les prétendants, ce n'était pas ce qui manquait.

Son dossier sous le bras, ajustant son nœud de cravate, le « vieux » ne tolérait pas le débraillé, il alla frapper à la porte du tout-puissant.

Une demi-heure plus tard il ressortait. Il avait, une fois encore, donné suffisamment d'assurances, et calmé l'intempérant.

Le téléphone n'arrêtait pas de sonner. Martine filtrait bien les appels mais il n'était pas facile d'échapper à tous

ceux qui, pour une raison ou une autre, se considéraient investis d'un rôle important que ce soit à l'intérieur même de l'entreprise ou au sein de celles des clients. A longueur de journée, il fallait faire face à une incroyable demande qui mettait sous pression l'ensemble du service. Beaucoup de diplomatie, des nerfs solides, et aussi et surtout des compétences, sans ces qualités il s'avérait impossible de tenir le coup. D'ailleurs il arrivait, de temps à autre, ce que Jean appelait « des explosions de marmite ». Il devenait indispensable d'arbitrer les conflits au plus vite.

Une ambiance survoltée régnait dans l'entreprise, chacun s'accrochait à ses prérogatives, à son statut. Il s'était instauré un climat épouvantable de jalousies, mesquineries de toutes sortes. La direction ne faisait rien qui aurait pu arranger les choses, au contraire son oreille attentive aux rumeurs encourageait la délation. Certains ne s'en privaient pas. Une poignée de courtisans issus d'une forme de népotisme, connus pour leur incompetence, passaient leur temps à entretenir des intrigues alimentées, hélas, par la collaboration consciente ou inconsciente d'un microcosme oublieux des règles de la communauté, égoïste et aveugle.

Paradoxalement, ce climat engendrait chez Jean une forme de dynamisme donnant ainsi libre cours à une nature dotée d'un tempérament combatif qui lui permettait de faire face à toutes les situations. Il vivait ses heures de travail à un rythme effréné. Martine, précieuse et dévouée collaboratrice lui facilitait cependant bien la tâche. Il s'en rendait compte et lui témoignait implicitement une grande reconnaissance. Entre eux deux s'était instaurée une relation particulière, une relation complice dans laquelle il n'y avait aucune ambiguïté. Martine était une jeune femme mariée, mère d'un petit garçon de trois ans, sérieuse et sans arrières pensées, consciencieuse et affable. Le courant était tout de suite passé entre eux deux.